

# DES NOUVELLES DU PATRIMOINE



Octobre-2013

Site : <http://beaufortenvallee.net>

---

*Les 14 et 15 septembre 2013, les journées du patrimoine fêtaient leur trentième anniversaire.*

*A cette occasion, nous avons lancé l'idée d'une visite commentée du site de l'ancienne manufacture royale de toiles à voiles de Beaufort-en-Vallée.*

*Information relayée par le service culturel de la Communauté de communes et par le journal du Courrier de l'Ouest, près d'une trentaine de personnes ont souhaité y participer.*

*Malgré quelques désagréments causés par une météo particulièrement défavorable le 14 septembre, le groupe a parcouru un itinéraire choisi pour remonter le temps et s'imprégner de la vie industrielle, à Beaufort-en-Vallée, aux XVIIIe et XIXe siècles.*

*A l'intention de ceux qui, empêchés ou mal informés, n'ont pu y participer, mais aussi, bien entendu, pour les personnes présentes, j'ai rédigé la notice qui suit.*

*Bonne lecture.*

*Jean-Marie Schio*

## **Visite guidée du site de l'ancienne manufacture de toiles à voiles**

Rappelons que l'Anjou fut une des principales provinces pour la culture du chanvre. Elle y était concentrée dans les vallées, en particulier celle de l'Authion, où la terre est riche.

A partir de 1750, la production s'accroît considérablement, notamment pour répondre aux besoins de la marine marchande, d'une part, et de la Royale, d'autre part.

En 1811, le chanvre couvre autour de 15 à 25 % des terres labourables dans la basse vallée de l'Authion. Le chanvre récolté y est réputé pour sa blancheur, sa finesse et sa force.

Sous l'Ancien Régime, l'industrie de la toile est la première de toutes les industries. Les artisans tisserands installent leur métier dans des caves ou entre-sols, disposant de peu de lumière et préservant une certaine humidité d'ambiance, pour diminuer les risques de casse des fils.

A Beaufort, les ateliers sont surtout rassemblés dans certains faubourgs comme La Rabaterie ou les Palis. Il y en a d'autres, dispersés en secteur rural chez certains agriculteurs.

Au moment de la création de la manufacture royale, en 1751, les anciens assuraient avoir vu jadis six cents métiers battants à Beaufort.

Au XVIIIe siècle, sous l'influence de Colbert, l'industrie textile s'organise en fabriques et manufactures, regroupant plusieurs tisserands.

Les règlements généraux se succèdent. Des lettres patentes du Roi en déterminent l'application dans chaque généralité. Des inspecteurs des manufactures visitent les fabriques et surveillent les fabrications. Les sanctions sont exemplaires.

Un règlement de 1748 impose en particulier la tenue d'un registre tenu au greffe de la Police, où sont déposées les empreintes des coins ou marques des tisserands.

L'année suivante, Antoine-Louis Rouillé, comte de Jouy et baron de Fontaine-Guérin, devient secrétaire d'Etat à la Marine. Après la guerre de la succession d'Autriche, il veut rétablir la marine royale, à peu près anéantie.

Il contacte Pierre Deshayes qui a créé à Saumur, une manufacture royale de siamoise à fleurs et des fileries de chanvre et coton. Deshayes réussit ses essais et obtient un privilège exclusif du Roi, pour la fabrication des toiles à voiles en pays Angevin et Beaugeois.

Il aurait voulu installer sa manufacture à Angers mais il y est précédé par Joseph Bonnaire qui exploite déjà des corderies renommées.

Deshayes choisit donc de développer son industrie à Beaufort où le potentiel ouvrier est tout aussi favorable.

L'aventure de la manufacture royale de toiles à voiles de Beaufort commence ainsi en 1750.

***Nous en parcourons le site en commençant par l'ancien prieuré acheté en 1796 en vue de servir d'habitation au directeur.***

Un prieuré qui dépendait de l'abbaye Toussaint, à Angers, avait d'abord été construit sur la motte du château.

En ruines, en 1346, les matériaux furent utilisés à la reconstruction du château, au temps de Guillaume Roger. L'héritier de ce dernier échangea l'ancien manoir, le 6 août 1393, contre deux pièces de terre nommées le Pré-aux-Oyes, aujourd'hui bordant la rue Bourguillaume.

Le nouveau prieuré fut construit sur ces terrains. Les premiers prieurs n'habitaient guère dans leur paroisse et les bâtiments n'étaient pas entretenus.

Aussi, lorsqu'en 1680, le prieur Claude de Caignou veut l'habiter, il doit le faire restaurer à ses frais, sous la direction de Lafleur de Hercé, maître-maçon à Brion. Les travaux sont terminés en 1686.

Le prieur Mathurin Joseph Bernard le reconstruit entre 1740 et 1779.



Devenu bien national, à la Révolution, l'immeuble est d'abord utilisé par la Garde nationale, puis par l'instituteur communal. Vendu en 1796, à Joseph Joubert-Bonnaire, propriétaire de la manufacture royale, la prise de possession des locaux rencontre des difficultés.

Joubert-Bonnaire le rétrocède à la commune le 27 juin 1822, pour y établir le presbytère. Il conservera cette fonction jusqu'en 1927. Aujourd'hui le bâtiment (photo ci-contre) est quasi délaissé.

***Poursuivant sur la rue Bourguillaume, nous arrivons sur les premiers bâtiments achetés pour créer la manufacture.***

Pierre Deshayes achète, le 9 août 1750, à Charles-André Rochereau et Catherine Gaugain, deux immeubles séparés, bordant une cour accessible par un grand portail d'entrée, depuis le carrefour de la Croix Chardavoine.

Le 4 septembre, il poursuit et achète à Urbain Marchand et autres héritiers dans la ligne maternelle de Mlle Jeanne Baucher de la Garde, une maison et appartenances, à la suite des immeubles Rochereau.

L'achat porte dans le même contrat sur la moitié d'une petite maison, jouxtant la précédente.

L'autre moitié de cette petite maison sera achetée par Jean-Pierre Deshayes, fils de Pierre, le 19 août 1757, aux héritiers en ligne paternelle de la dite demoiselle Baucher.

Pierre Deshayes installe, dès 1750, ses seize premiers métiers dans les locaux du fond de la cour.



Bureaux, magasins et appartement du directeur occupent les bâtiments bordant la rue.

Le portail d'entrée de la manufacture est à l'emplacement de celui que nous voyons aujourd'hui. Le bâtiment que nous voyons sur la droite (photo ci-contre), en équerre sur la rue, est cité en 1753 comme logement du directeur.

Il n'a pratiquement pas été modifié depuis, sauf le pignon sud, repris comme les façades des bâtiments sur rue, pour les restaurer et en rectifier l'alignement.

La production de toiles à Beaufort se décompose

maintenant en deux parties, théoriquement distinctes :

- la fabrique ancienne des tisserands indépendants, qui regroupe environ deux cent trente métiers dispersés, dont il n'y a que le quart qui travaille ; fabrique contrôlée au bureau de visite qui appose son timbre.

- la fabrique de la nouvelle manufacture regroupée, sous la direction de Deshayes, avec quinze métiers battants et dix-huit prêts à battre.

La production annuelle attendue est de 1100 à 1400 aulnes par métier.

Rapidement, les commanditaires reprochent à Deshayes ses dépenses inutiles et sa brutalité. Il est définitivement écarté en 1757 et remplacé par ses fils Jean-Pierre et Nicolas.

Il y a alors 110 métiers en activité. Des bâtiments nouveaux ont été construits pour les accueillir. La production annuelle dépasse 100 000 aunes et l'année suivante 130 000.

Puis les fils Deshayes partent à Angers, en 1767, pour collaborer à une nouvelle manufacture. Ils sont remplacés par Jean-Baptiste Poullot, connu en Anjou pour y avoir introduit des plantations de peupliers d'Italie. Poullot était caissier à la manufacture depuis une dizaine d'année.

Au fil des années les actionnaires changent.

En 1778, Claude Baudard de Vaudésir, seigneur de Sainte-James, trésorier général de la Marine et des Colonies, achète les manufactures d'Angers et de Beaufort.

Ainsi commence le rapprochement entre les industries de ces deux villes.

C'est probablement peu après que Jean-Baptiste Poullot est remplacé par Paul Desmarquais, pour diriger une manufacture en pleine expansion, en raison des commandes de la Marine, en augmentation depuis le début de la guerre d'Amérique.

Desmarquais arrive à Beaufort avec le titre d'arpenteur juré. Parallèlement à la direction de la manufacture, il exerce la tâche de fondé de pouvoir du comte d'Essuiles, lequel a reçu du Roi la concession de la forêt de Beaufort.

***Pour accéder au cœur des installations de la manufacture, il convient de s'engager dans la rue des Tisserands et entrer, à gauche, dans la cour de l'ancienne école libre.***

L'entrée dans cet espace, au temps de la manufacture, se faisait par un porche traversant le bâtiment que nous voyons en fond de cour, coté sud. Les ouvriers arrivaient à ce porche, après avoir traversé la petite cour accessible par le portail d'entrée de la rue Bourguillaume.

Dans ce bâtiment, se trouvaient principalement des buanderies pour le blanchiment des fils, les greniers à cendres et à chaux, des chambres pour les ouvriers, des cuisines et aussi, une boutique abritant dix métiers.

En nous retournant vers le nord, deux grands bâtiments parallèles bordaient à l'ouest et à l'est, une grande cour sur laquelle étaient disposés des étendoirs, pour le séchage des fils qui sortaient des buanderies.

Chacun des deux bâtiments abritait, principalement, quatre boutiques de seize métiers à tisser. Il y avait donc ici cent vingt- métiers.

Ces deux bâtiments subsistent en partie, aujourd'hui : à l'ouest, dans une salle communale utilisée par une troupe de théâtre ; à l'est (photo ci-dessous), dans des remises privées.



Dans ce dernier, à peine modifié aujourd'hui, nous pouvons apprécier les volumes peu éclairés consacrés à l'installation des métiers, et les greniers de stockage avec leur charpente particulière et les lucarnes d'éclairément.

A l'arrière, du bâtiment est, un pré servait à blanchiment des toiles sur herbe.

Dans le prolongement de ce bâtiment, en revenant vers le carrefour de la Croix Chardavoine, il y avait la grande filasserie et une pilerie dont il reste quelques vestiges.

Les installations s'étendent sur une superficie de près d'un hectare, entre la Grande Rue (aujourd'hui rue Bourguillaume), au sud, et l'ancienne douve, au nord (voir perspective page suivante).

Avec ce bel outil de travail, tout irait bien si Claude Baudard ne se retrouvait en faillite en 1787. Ses biens sont mis en vente par adjudication.

C'est la société Joubert-Bonnaire, Bouin et Giraud, négociants à Angers qui devient propriétaire des deux manufactures le 21 juillet 1790. Joseph Joubert-Bonnaire est le gendre de Joseph Bonnaire qui a créé la manufacture d'Angers. Il est président du directoire du district d'Angers en 1790, membre du conseil des Cinq-Cents en avril 1797 et maire d'Angers en 1801.

Sa notoriété va aider beaucoup les deux manufactures, pour faire face aux difficultés de la période révolutionnaire. Paul Desmarquais, qui reste directeur à Beaufort, peut compter sur le soutien opérationnel de Joubert-Bonnaire.

Il faut en effet faire face aux problèmes de personnel et composer avec les exigences de la Société populaire locale. Les armées réquisitionnent les ouvriers. Les buandières, mal payées, se mettent en grève. Le pain et le beurre pour tremper la soupe des personnels manque. Les approvisionnements de chanvre, de cendres, d'orge et de suif, rencontrent beaucoup de difficultés.

Heureusement la situation se stabilise à la fin de l'année 1795. Les manufactures prospèrent et c'est alors que Beaufort s'agrandit, l'année suivante, par l'acquisition de l'ancien prieuré et ses jardins.

Mais le 9 janvier 1806, Paul Desmarquais, directeur emblématique de la manufacture de Beaufort, décède. Son fils Bazile-Augustin le remplace, pour quelques années.

En 1810, la Marine achète 350 000 mètres de toiles. Beaufort, avec ses deux fabriques, en produit 180 000 mètres sur 300 métiers, avec 170 tisserands, cent quarante-cinq ouvriers divers et mille fileuses à l'extérieur.

La manufacture de Beaufort est au sommet de sa prospérité .

Mais bientôt, Joubert-Bonnaire va souhaiter réorienter l'activité de ses manufactures.

La mise en adjudication systématique des commandes de la Marine déplaît. Les privilèges exclusifs n'existent évidemment plus. Joubert-Bonnaire va maintenant privilégier le commerce du chanvre.

Il veut faire des économies à Beaufort. Il commence par rétrocéder, en 1822, l'ancien prieuré à la commune qui va en faire le nouveau presbytère.

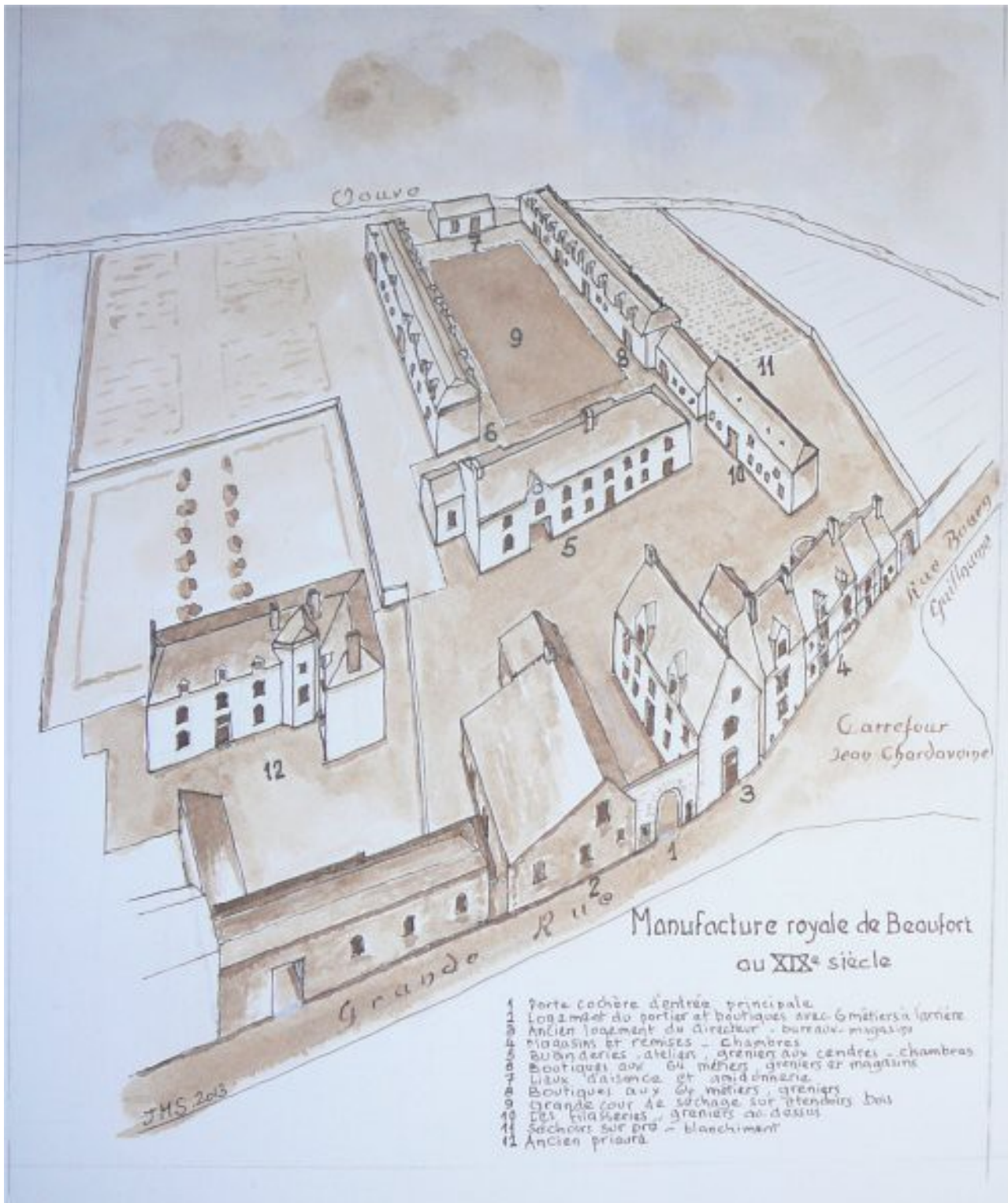
Son fils Alexandre qui le remplace, la même année, souhaite concentrer l'activité de manufacture, sur Angers, ville dont il devient maire. Il fait une proposition de vente à la commune du site de Beaufort.

L'acte d'acquisition est signé le 6 décembre 1838. Une partie du terrain va servir à la construction, entre 1841 et 1844, d'une école mutuelle, confiée jusqu'en 1851, à l'instituteur Poupard, puis pendant quinze ans aux frères de l'abbé de la Salle, puis à des instituteurs laïcs. C'est le bâtiment que nous voyons aujourd'hui, sur la rue Bourguillaume, à la suite de l'ancien prieuré.

Sur les espaces restants, la commune cherche à louer les installations dans l'objet de poursuivre une activité de tissage.

Des entrepreneurs de Nantes se présentent avec l'intention de transférer leur manufacture de toiles à voiles vers Beaufort.

## Essai de perspective sur les bâtiments de la manufacture, au début du XIXe siècle



Après des débuts prometteurs, les financiers principaux se désengagent et seul, un ingénieur du nom de Van Troyen de Rabanon s'installe et répond à quelques commandes de la Marine. Il se dit prêt à répondre à des commandes du ministère de la Guerre, pour des toiles ou tissus divers. Malheureusement, Van Troyen ne s'avère pas fiable et les installations se dégradent fortement. Après quelques tentatives de réorientation, la commune décide de vendre ce qui reste de la manufacture.

Personne ne se présente pour continuer une activité de tissage quelconque. La municipalité se résout finalement à accepter l'offre commune, à parts égales, présentée le 21 mai 1862, par Pierre Gallais, propriétaire à Moulhierne, et le curé de la paroisse Louis Ferrand. Le prix de vente est arrêté à 16 100 francs.

Louis Ferrand a le projet de créer une société de jeunes gens. En 1866, son successeur, Augustin Le Boucher crée à cet endroit une école libre confiée aux frères de l'abbé de la Salle qui quittent l'école mutuelle communale voisine. Il fait construire un bâtiment avec trois classes séparées. L'ancien bâtiment des buanderies et des chambres des ouvriers de la manufacture est aménagé pour servir de logement au directeur de cette école.

Les deux écoles ont depuis déménagé et sauf le bâtiment des boutiques ouest, réaménagé, est aujourd'hui propriété de la commune et utilisé par des activités culturelles.

***En poursuivant la rue des Tisserands, pour atteindre la rue de la Chaussée et revenant vers le mail,*** nous voyons, dans une niche vitrée (photo ci-dessous) sur la façade d'un immeuble reconstruit en 1896, une statuette parée en évêque. Elle représente Saint-Sévère de Ravenne, évêque du IV<sup>e</sup> siècle.



A cet endroit habitait François Masline, premier bâtonnier de la confrérie érigée par les tisserands, en 1727, sous la protection de ce saint.

Dispersés, les tisserands de Beaufort constituaient néanmoins une fabrique de toiles diverses, dont le chiffre d'affaire était, en 1770, trois fois supérieur à celui de la manufacture de toiles à voiles.

A l'origine la confrérie regroupe environ quatre-vingt membres. Tous paient un droit d'inscription :

*« Tous les maîtres tissiers de cette ville et leurs successeurs ne pourront recevoir en leur maison aucun compagnon tissier tant de la dite ville qu'étranger qu'ils ne l'envoient au procureur d'entre eux qui sera nommé, lequel aura soin d'inscrire sur le registre de la dite confrérie, qu'il aura à cette fin, le dit compagnon arrivant et apprenti, auquel le dit procureur fera payer par chacun deux sols six deniers pour leur installation ».*

***Et puisque, nous revenons à notre point de départ, à l'entrée du mail, nous pouvons nous tourner vers le début de la rue du Mail.***

Au n°1, a habité, au début du siècle dernier, Camille de Récusson, chef de district des chemins de fer et sa femme. Leur fils René a épousé, près de Paris, la romancière Claude Chauvière\*, l'amie et la secrétaire de Colette durant trois années.

Claude Chauvière est venue séjourner plusieurs fois chez ses beaux-parents. Elle aime particulièrement l'Anjou. Elle était l'amie des éditeurs et journalistes angevins André Bruel, Marc Leclerc et Henry Coutant.

Pour des raisons de santé, elle va vivre en Provence. A bout de forces, elle décède le 7 avril 1939 à la Seyne-sur Mer.

Son corps est transporté à Beaufort-en-Vallée et inhumé au cimetière.

*« Mon pays de prédilection, c'est l'Anjou. J'aurais voulu y demeurer toujours ...*

*on fait rarement ce que l'on veut. J'exige du moins d'y être enterrée. Puéril désir, désir consolant.*

*C'est dans un petit cimetière qui passe sur une molle colline ... Choisir son carré pour y dormir tout à fait. J'économise pour acheter le terrain d'une toute petite concession : je ne suis ni longue, ni large ... ».*

00000

\* un livre vient de lui être consacré par Françoise Giraudet, *Claude Chauvière*, francoise.giraudet@wanadoo.fr